



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 107, 1987 – 3, *La longue marche d'Auguste Anglès. La mise en scène de La Ville. Extraits du dossier critique de L'échange*, p. 18-29

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15489-1.p.0026](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15489-1.p.0026)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1987. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# En marge des Livres

---

## L'Oiseau Noir,

Revue d'études claudéliennes. Tokyo.

---

Revue bilingue, fondée par Jacques Bésineau, animateur du Cercle d'études claudéliennes de l'Université Sophia, *L'Oiseau Noir* emprunte son nom au titre de l'essai de Claudel sur le Japon, Kuro-dori étant la libre transposition de son patronyme en kana (1).

Cette revue se donne comme première tâche de « contribuer, d'une manière pratique [...] au progrès des études claudéliennes au Japon » (N° II, Avant-propos) (2). Ce même *Bulletin* (n° 70) a rendu compte du premier numéro, paru en 1977. Il sera donc question ici des quatre livraisons suivantes.

Dès son deuxième numéro, *L'Oiseau Noir* tend à resserrer son champ d'investigation, en privilégiant deux domaines : l'un, répondant à l'intention fondamentale rappelée par son rédacteur en chef; l'autre, fait d'études consacrées, à trois exceptions près, à des questions qui pourraient être regroupées sous l'étiquette « Claudel et le Japon ». Ce regroupement permet de mettre en relief les deux principaux apports de cette revue : d'une part des textes, d'autre part des études.

## I. TEXTES DE CLAUDEL

### 1. *Conférence sur la langue française* (III, pp. 1-6).

Ce n'est pas un mince mérite que d'avoir réussi à exhumer un texte d'une telle importance, dont l'existence semble avoir échappé à la sagacité des meilleurs claudéliens. Il s'agit de la conférence prononcée à l'Université

---

(1) Sur l'origine exacte de ce nom, les avis divergent; celui de Claudel lui-même a connu des fluctuations.

(2) Les chiffres romains renvoient aux numéros de *L'Oiseau Noir* : I, 1977; II, 1980; III, 1982; IV, 1983; V, 1985.

de Kyoto. Ce texte, publié en août 1922, dans la revue littéraire de cette université, correspond à cette notation du *Journal*, datée du 24 mai 1922 : « Conférence à l'Université » (3). Parlant en représentant officiel d'un pays qui l'a chargé d'une mission précise, Claudel met l'accent sur les « avantages matériels et généraux » du français (4). Pour convaincre les Japonais de la nécessité d'apprendre cette langue, il la présente comme la mieux adaptée, la seule qui permette de bien s'exprimer. « Et ma prétention, conclut-il, est que pour apprendre complètement l'art de s'exprimer, l'étude du français est précieuse, pour ne pas dire indispensable. »

Le préambule, accordé à Kyoto, « métropole historique du Japon », offre un intérêt d'ordre personnel : le poète révèle que les trois plus belles villes « fréquentées au cours de [son] existence vagabonde sont Rome, Damas et Kyoto », en précisant que Kyoto, semblable à une impératrice, l'emporte sur les autres par la manière dont elle s'est assujetti le site. On entrevoit déjà l'un des thèmes majeurs dont se compose la vision claudélienne du Japon.

## 2. Œuvres traduites en japonais.

Le premier numéro de *L'Oiseau Noir* avait donné la traduction du *Chemin de la Croix*. Le numéro suivant offre celle de *l'Ode Jubilaire pour le six-centième anniversaire de la mort de Dante*, accompagnée de notes où abondent les citations empruntées à diverses œuvres de Claudel qui, tout en éclairant le poème, contribuent à familiariser le lecteur japonais avec l'abondante création claudélienne. Vient ensuite la traduction de *L'histoire de Tobie et de Sara* (III et V), par Michio Kurimura, auteur d'une thèse, en français, *La Communion des Saints dans l'œuvre de Paul Claudel*. Toutes les autres traductions correspondent à des textes ayant un rapport avec le Japon : proses extraites de *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant*, petits poèmes d'inspiration japonaise.

a) *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant* : sont traduits 11 textes, dont 10 des 25 que comporte l'édition de 1929. Certaines de ces traductions sont l'œuvre d'étudiants et le fruit d'un séminaire dirigé par une religieuse, Sœur Sadayo Satomi, auteur de la thèse, en français, *Le signe de la Croix chez Paul Claudel*. Ainsi commence à être comblée une lacune qui faisait dire à J. Bésineau, en 1980 : « Comment expliquer qu'une œuvre comme « L'oiseau noir » n'ait pas encore été traduite en japonais ? Ecrite au Japon, elle traite de choses japonaises. Et peu d'auteurs et d'écrivains, à

---

(3) J. I, p. 548. Cette publication ne figure pas dans *Bibliographie des œuvres de Paul Claudel*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1973. Henri Micciollo la mentionne dans son édition critique de *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant*, p. 96; il la date de mai 1922, d'après un rapport de Claudel au Quai d'Orsay, daté du 2 juin 1922.

(4) A Tokyo, le 15 janvier 1922, il avait insisté sur la perfection de la langue française, la recommandant pour un emploi universel; cf. *Discours sur les lettres françaises*, Pr., p. 661. Sur la mission confiée à Claudel, cf. Shinobu Chujo, « Paul Claudel Ambassadeur de France au Japon », in *Claudel Studies*, vol. XI, n° 1 et 2, 1984.

ma connaissance, ont mieux cherché et réussi que Paul Claudel, à connaître le Japon, à co-naître avec le Japon » (II).

b) Petits poèmes japonais : un numéro spécial (IV) fournit la traduction des deux séries de poèmes intitulées *Souffle des Quatre Souffles* et *Poèmes du Pont-des-Faisans*. Le professeur Yamanouchi, grand ami de Claudel, avait déjà traduit, à la stupéfaction du poète, des extraits de *Connaissance de l'Est*.

Les 110 pages de traductions fournies par *L'Oiseau Noir* répondent au besoin « que ressentent beaucoup de japonais modernes de réfléchir sur leur tradition culturelle, de réévaluer, c'est-à-dire d'en mieux réaliser les valeurs, de mieux s'observer sous les yeux d'un témoin étranger, lucide et bienveillant » (II).

## II. ETUDES SUR L'ŒUVRE DE CLAUDEL

Elles peuvent se répartir en deux catégories :

### 1. *Etudes sans rapport avec le Japon.*

— *Le signe de la Croix dans l'œuvre de Paul Claudel — Etude d'un symbole* —, par Sadayo Satomi, en japonais (II), montre que la Croix, arbre de vie, n'est pas symbole d'échec mais de victoire.

— *La quatrième Journée* (II) : il s'agit de la présentation succincte, par J. Bésineau, de l'étude du Suisse Hans Urs von Balthazar, qualifié par Claudel de « jésuite très distingué » (5), étude constituant la post-face à sa traduction allemande du *Soulier de satin* (6). J. Bésineau donne sa propre traduction de quelques pages, « profondes et chaleureuses », extraites du chapitre « Welt », consacrées aux motifs de Philippe II et de la Mer, deux symboles essentiels. La voie est ouverte : l'étude entière mérite une traduction française.

— *Claudel et Pascal* (V). Présentée comme de simples notes, l'étude de J. Bésineau est remarquable par son ampleur, la maîtrise, la compétence en matière de science exégétique avec lesquelles celui-ci reconstitue le dialogue « des deux grands "amateurs" du Livre Saint » qu'il considère comme « deux des plus grands génies de la culture universelle ». Après avoir rappelé que Pascal, artiste et poète, a été l'un « des modèles privilégiés » de Claudel, qui lui voua une « admiration sans restriction aucune », J. Bésineau aborde le véritable objet de son étude, la délicate question de l'exégèse biblique. Dans ce domaine, il serait injuste de taxer Claudel d'amateurisme, même si, peu soucieux de méthode, celui-ci traite la notion si complexe du sens spirituel de la Bible en poète habité par une « aver-

---

(5) J. II, p. 540.

(6) *Der seidene Schuh*, « Nachwort zur deutschen Übertragung », Salzburg-Leipzig, Otto Müller, 1939.

sion extrême pour un certain "scientisme" scripturaire, qui explose en critiques violentes et souvent hargneuses ».

On décèle entre le jeune « Pèlerin de l'Absolu » tôt foudroyé et le « grand commis de l'Etat » dont la longue existence, réussie, fut celle d'un nomade, une quasi « incompatibilité de tempérament et une orientation divergente de "spiritualité" et de vision chrétienne du monde ». Aussi bien, il arrive à Claudel de manifester son désaccord et de dénoncer les hérésies de Pascal : fidéisme, quiétisme, etc. Sa lettre du 21 juin 1939 à l'historien de Pascal, H.-F. Stewart, en est un bel exemple; elle porte sur le fidéisme de Pascal, sur le pari. La divergence qu'y manifeste Claudel invite à s'interroger sur l'origine de ce qui oppose « ces deux génies qui se retrouvent dans une commune foi et une mystique proche ». A ce sujet, J. Bésineau écrit : « C'est moins [...] des opinions théologiques, que deux humanismes, tous deux chrétiens et fortement chrétiens, et pourtant de tonalité, d'atmosphère, de vision caractérisées et puissamment personnelles ». Claudel ne saurait éprouver d'effroi; pour lui, la Création exclut les espaces infinis. Il déplore l'idée que se fait Pascal de la misère de l'homme.

La dette de Claudel envers Pascal tient aussi à un sentiment de fraternité et de charité, refoulé dans le non-dit, dans le silence de cette vie secrète où s'interrompt le discours destiné à la foule composée de croyants et de libertins.

Remarquable contribution aux études claudéliennes, l'étude de J. Bésineau ne saurait laisser aucun lecteur indifférent. On peut y voir aussi, — ce qui n'est pas un mince mérite —, un bel hommage adressé par un jésuite à l'auteur des *Provinciales*.

## 2. Claudel et le Japon.

— *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant* (II); cette étude se présente comme l'introduction à la traduction japonaise de cet essai, commencée dans le même numéro de la revue *L'Oiseau Noir*. Après avoir indiqué les composantes de l'ouvrage, J. Bésineau s'attarde à l'examen de *L'abîme solaire*, poème illustrant « le calendrier poétique de la terre japonaise ». Son interprétation diffère sensiblement de celle d'Henri Micciollo, fondée sur « le double mouvement d'attraction et de répulsion qui caractérise l'attitude de Claudel face au Japon » (7).

— Petits poèmes « japonais ».

Les études qui leur sont consacrées correspondent à deux cycles : celui des poèmes inclus dans *Le Soulier de satin* et celui des poèmes pour éventails.

a) *Le Soulier de satin* (II, III, V).

Dans « La Complainte du *Soulier de satin* », « Ces îles là-bas... (Essai d'explication) » et « Vers les Quatre-vingts Iles... », J. Bésineau apporte

---

(7) H. Micciollo, éd. critique de *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1981, p. 406.

d'importants renseignements sur les sources, la genèse, la fonction dramatique de ces poèmes, authentiquement japonais ou imités du tanka. Les chansons de dona Isabel, dans la troisième Journée, sont empruntées à des tanka du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècle. Le long fragment « Quelles sont ces Iles là-bas... » (8) n'a pas de source avérée; il est cependant de pure inspiration japonaise. J. Bésineau l'éclaire en le mettant en parallèle avec un passage d'*Un regard sur l'âme japonaise*, conférence qui lui est antérieure (9). L'éminent spécialiste en études japonaises et claudéliennes conclut : « Seuls peuvent le goûter pleinement ceux pour qui un long séjour au Japon a été une " prélection " continue de ces versets ».

#### b) Poèmes pour éventails (IV).

*L'Oiseau Noir* permet de reconstituer l'histoire d'une aventure littéraire et artistique peu commune qui est, en même temps, celle d'une grande amitié entre deux poètes, l'un ambassadeur à Tokyo, l'autre peintre célèbre de Kyoto.

La traduction, par S. Satomi, de l'article de Yoshio Yamanouchi, « Claudel et Keisen : une amitié », publié en 1936, constitue un document précieux; il révèle les circonstances de la première rencontre des deux artistes, les débuts de leur collaboration à l'occasion de l'illustration de poèmes inspirés à Claudel par la muraille intérieure de Tokyo, leurs affinités esthétiques et spirituelles. Yôko Tajima met ces affinités en relief dans un article inspiré par celui de Monika Kopplin, « *Shi fu jo* — ein Fächerzyklus von Keisen und Claudel » (10). L'originalité de Keisen est tributaire de son étude de la peinture bouddhique, de sa recherche philosophique dans le bouddhisme et le taoïsme.

Cette collaboration produit ses plus beaux fruits en 1926 : d'un projet unique, celui d'un album consacré aux quatre saisons, vont naître deux autres ouvrages, chacun étant repris et amplifié par le suivant. *Souffle des Quatre Souffles* devant comporter quatre poèmes, Claudel, pour offrir à Keisen le choix le plus large possible, écrit une centaine de phrases en quelques jours, ce qui étonne le peintre qui confie à son traducteur, Yamanouchi : « Je fus étonné de compter cent phrases et plus, et encore davantage de savoir qu'il les avait composées toutes en une semaine ». Le 25 octobre, l'album paraît. Et déjà est prévue une édition augmentée devant comporter seize nouveaux poèmes et seize nouveaux tableaux. Ce sera *Poèmes du Pont-des-Faisans*, dont la postface peut dire qu'il « reste, pour notre génération, le meilleur monument des échanges artistiques entre le Japon et la France ».

Ce n'est probablement qu'après cette publication, alors que Claudel

---

(8) Th. II, p. 831.

(9) Pr., p. 1124. Cette conférence date de juillet 1923. J. Bésineau déclare : « Le poème semble postérieur ». Cela ne fait aucun doute puisque, détruite le 1<sup>er</sup> septembre 1923, la troisième Journée a dû être entièrement reconstituée; l'état actuel du « poème » est donc bien postérieur au discours prononcé à Nikkô.

(10) In *Panthéon*, Année XXXVII, 1979, Cahier II, pp. 168-175.

croit ne plus avoir que quelques semaines à passer au Japon (11), que naît l'idée de réunir en un seul recueil les poèmes du second album et ceux qui demeurent inédits; ceux-ci sont nombreux; le *Journal* mentionne, le 6 juin 1926 : « Cent poèmes pour éventail » (12). A cette date, il ne s'agit pas du titre du recueil de 1927 dont il ne sera question qu'après la publication des deux albums (alors que le recueil sera en cours d'impression, Claudel déclarera à F. Lefèvre que le titre « sera probablement *Écrit sur le souffle* »).

Mais peut-être est-ce la reproduction photographique des rares et précieux albums de 1926 qui constitue l'intérêt majeur du numéro spécial de *L'Oiseau Noir*, complément indispensable aux travaux de Barry Laine, Jacques Lefebvre, Nina S. Hellerstein, Michel Truffet, pour ne citer que les plus récents (13). Il offre aussi, en français, le commentaire, par Yoko Tajima, de *Shi fu jo*. Une erreur dans la reconstitution de cet album, due à l'indépendance matérielle des tableaux-poèmes (à la manière d'un jeu de cartes), ôte un peu de son intérêt à un commentaire qui aurait dû être consacré aux seuls poèmes inspirés par les quatre saisons; deux de ces poèmes sont absents de cette reproduction photographique en couleurs; on les retrouve, il est vrai, mais sans commentaire, dans la reproduction, en noir et blanc, des *Poèmes du pont-des-Faisans*, auxquels il faut renvoyer les planches qui ne sont pas à leur place dans *Shi fu jo*.

Ce numéro spécial contient aussi un article du professeur Suzuki, malheureusement non traduit en français, sur les circonstances de la publication des deux albums dont, grâce à *L'Oiseau Noir*, est désormais solidement établie la fonction qu'ils ont eue dans la genèse de *Cent phrases pour éventails*. Ils permettront aussi de mieux percevoir ce qui constitue le cœur, le principal axe thématique de ce volume né des poèmes inspirés par les saisons. Dans cette perspective, *L'abîme solaire* revêt une signification et une importance que laisse transparaître l'analyse de J. Bésineau.

Il convient enfin de signaler que le n° II de *L'Oiseau Noir* offre une « revue de livres » Sadayo Satomi rend compte de l'importante étude, publiée en japonais, de Moriaki Watanabe, *Paul Claudel, Geki-teki sozoryoku no sekai. Genèse et structure des œuvres de jeunesse*, dont le sous-titre japonais « indique plus justement encore, dit S. Satomi, ce qui fait l'originalité de cette recherche : (...) L'univers imaginaire du drame claudélien ».

---

(11) Le 17 décembre 1926, il écrit : « J'étais déjà allé prendre mon billet sur le Président Lincoln, mais voilà cet Empereur qui va mourir et je serai sans doute obligé de rester pour les funérailles ». *B.S.P.C.*, n° 29, 1968, p. 11.

(12) J. I, p. 721.

(13) Barry Laine, « Tradition and Innovation in Paul Claudel's *Cent Phrases pour éventail* », in *The French Review*, vol. XLIX, n° 2, déc. 1975; Jacques Lefebvre, « Cent soixante-douze phrases pour éventails », in *B.S.P.C.*, n° 86, 1982; Nina S. Hellerstein, « *L'Art poétique* des *Cent phrases pour éventails* de Paul Claudel », in *Hommages Jacques Petit* T. 1, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1985; Michel Truffet, édition critique et commentée de *Cent phrases pour éventails*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1985.

J. Bésineau examine l'ouvrage, publié en français, de Michio Kurimura, *La Communion des Saints dans l'œuvre de Claudel*, « thèse probe, objective, fidèle, qui traite l'ensemble de l'œuvre », propre à contribuer « à une meilleure diffusion et intelligence de l'œuvre de Claudel, au Japon ». Il rend compte, enfin, de l'ouvrage de Bernard Hue, *Littératures et arts de l'Orient dans l'œuvre de Claudel*, dans lequel est étudiée, entre autres influences, celle du Japon sur la création claudélienne.

Le Père J. Bésineau et l'équipe japonaise qu'il anime avec tant d'enthousiasme et de compétence méritent éloges et encouragements; on ne peut que souhaiter longue vie à *L'Oiseau Noir* : *Kuro-dori* Banzai !

Bernard HUE  
mars 1987.

---

### **Paul Claudel et la conversion,**

Ed. du Rocher, 1986, 240 p. — J.-F. Six, *Dieu cette année-là* (1886), DDB, 1986, 248 p.

---

Le premier des « Cahiers du Rocher », dirigés par Pierre Sipriot, embrasse davantage que son titre, puisqu'il comporte en outre trois ensembles sur « Les ambassades », « Le théâtre » et « L'art » (avec deux lettres inédites au jeune Jean-Claude Renard qui ne manquent pas de sel !). Mais le centenaire de 1886 portait à mettre en vedette « Ma conversion ».

L'essentiel en étant, de l'aveu même de Claudel, mystère infiniment personnel de la grâce de liturgie, les commentateurs ne peuvent qu'en scruter les alentours. D'abord ceux de la vie antérieure et postérieure de Claudel, notamment les années terribles de 1887-90 —et c'est ce que fait Gérard Antoine qui, en bon connaisseur, confronte le « morceau de bravoure célèbre » avec les autres témoignages, pour l'essentiel convergents. Mais il faut également remettre l'événement de Noël 1886 dans « l'air du temps », comme le fait brièvement René Rémond, les grands écrivains étant tout à la fois les témoins et les promoteurs de ce qui est en train d'évoluer en profondeur. Le recul d'un siècle n'est pas de trop pour en prendre conscience, tant ce qui tient le devant de la scène — plus souvent évoqué sous les millésimes de 1889 ou 1900 — masque l'inversion d'une mentalité qui avait elle-même mis plusieurs siècles à s'imposer, depuis la moitié du XII<sup>e</sup> siècle, et repart en un sens diamétralement opposé, précisément durant ces années 1870-1914, dans tous les domaines de la culture et de la religion, et même de la société. Rien d'étonnant s'il faudra également du temps à ce nouveau mouvement pour s'établir et plus encore s'imposer à tous.

C'est donc une gageure que de caractériser un phénomène de cette ampleur sur une seule année. Il est vrai qu'au moins pour les conversions,



1886 est assez symbolique, puisqu'à celle de Claudel on peut joindre celle de Charles de Foucauld, et y rattacher par un artifice admissible celle de Thérèse de Lisieux, et encore celle de Maurice Blondel. Mais, moins que d'autres, un historien comme René Rémond ou un hagiographe comme J.-F. Six pourraient ignorer qu'en réalité une conversion est œuvre complexe, et qui s'étend bien au-delà de la date précise de son épïcentre. Encore moins pourrait-on méconnaître les concordances entre l'itinéraire des maîtres spirituels et la conjoncture de leur époque, le Saint-Esprit suscitant à chaque siècle les saints dont il avait besoin.

Il est vrai que si Thérèse de Lisieux est canonisée, ou Ch. de Foucauld en passe de l'être, " l'avocat du diable " a beau jeu avec P. Claudel. Et J.-F. Six, historien d'humeur, se charge allègrement de ce rôle. Rien de réjouissant comme de voir la hargne avec laquelle se trouve caricaturé le dramaturge de *L'Otage*, pessimiste, manichéen, prédestinationniste, cruel, inintelligent — et j'en passe — « piètre théologien de l'Écriture » comme du sens de l'Histoire, qui « a créé un dieu à son image », potentat sadique (comme le montre sans doute la révélation de « l'éternelle enfance de Dieu » qui l'a converti à la Noël 1886 ?), etc., etc. Vraiment, c'est, en un sens inverse, aussi incompréhensif que naguère les critiques du Père de Tonquédec, d'heureuse mémoire ! D'autant plus que, quoi qu'on en ait, on ne peut plus nier à présent que cet écrivain avait du génie...

Oui ! et de par ce génie, accordé à ce qui naissait en 1886, plus profond que la mode 1900 et même que celle de 1986, mais dont la fécondité apparaît peu à peu, à mesure que devient « un arbre » — image claudélienne, non moins qu'évangélique — le grain de sénévé de 1886. Depuis au moins le 25 novembre 1943, c'est gagné pour son théâtre (voir l'article de P. Sipriot sur cette première représentation du *Soulier de Satin*, pp. 155-159). Souhaitons que la conférence du Cardinal Decourtray, aux Journées de Brangues 86, ouvre pareillement la porte à la « lecture claudélienne de la Bible ». P. Sipriot l'a senti, qui en donne un résumé, rajouté, je suppose, in extremis au sommaire de son Cahier (le texte intégral en étant reproduit dans le *BSPC* n° 104-105).

Le contraste entre l'abattage de J.-F. Six et la reconnaissance de ce que « Paul Claudel a donné à l'Église », par un cardinal qui, au surplus, a été professeur d'Écriture Sainte, montre où se trouve la compréhension et l'esprit novateur. Souhaitons que, à la suite de ce magnifique coup d'envoi, non seulement l'étude des commentaires bibliques de Claudel, dédouanée des préjugés et condamnations qui la rendaient honteuse, reparte d'un bon pied, mais que surtout, à travers ce modèle, les chrétiens réapprennent cette « lectio divina » de l'Écriture comme une « gestation humaine, nourissante et jaillissante » de la Parole de Dieu.

Cela aussi va dans le sens de l'évolution profonde dont témoignent les arts et la littérature en ce même tournant du siècle. Si les cubistes découvrent que le peintre, loin d'avoir à contrefaire la nature, produit son tableau comme un rosier « invente » sa rose (= *L'esprit et l'eau*, PL. 238), une telle « conversion doit retentir dans les autres domaines de la vie et de la spiritualité.

Certes ! Claudel n'avait pas la vocation, proprement religieuse, de Thérèse de Lisieux ni de Charles de Foucauld, et il serait vain de les opposer

à la sienne, qui est d'un laïc marié ainsi que d'un poète. S'il y a répondu, c'est par cette ré-orientation de sa vie et de son œuvre. Car tout se tient, comme le constate le Cardinal Decourtray, à propos de la 3<sup>e</sup> Grande Ode : « La génération de la fille aînée du poète, la génération de ce nouvel homme libéré qu'est le père, la génération du Verbe en Marie, la génération de la parole poétique et la génération de la lecture biblique ».

Il nous reste beaucoup à apprendre de Claudel...

Dom Claude JEAN-NESMY.

---

## Paul Claudel.

*Œuvres complètes*, t. XXIX, *Proses et poésies diverses*, 720 p., Gallimard, 1986.

---

Avec ce volume s'achève l'édition commencée en 1950 par Claudel lui-même. Certes, c'est le propre des « œuvres complètes » de rester longtemps incomplètes : déjà le centre de Besançon annonce un tome XXX ! Il faut néanmoins se féliciter de voir arriver à son terme une entreprise dont R.-L. Lefèvre, Robert Mallet, Pierre Claudel et Jacques Petit ont été les successeurs maîtres d'œuvre. Jacques Petit avait dressé le plan de ce dernier tome; Michel Malicet et ses collaboratrices, Maryse Bazaud et Andrée Hirschi, ont réalisé avec le plus grand soin le projet de notre ami disparu.

C'est lui qui avait préparé l'Index général (pp. 691-711) qui permettra de retrouver aisément, dans cette énorme collection, non seulement tel livre de Claudel, mais tel poème ou tel article. Un seul regret ici : l'absence d'un tableau récapitulatif des vingt-neuf volumes indiquant le contenu de chacun; une page y aurait suffi.

Ce que contient ce tome XXIX, les lecteurs du *Bulletin* en ont eu une première idée (*BSPC*, n° 103, pp. 1-11), grâce à Michel Malicet qui à une présentation rapide joignait quelques morceaux choisis. Le titre même souligne la diversité de ce qui n'est pas une œuvre, mais une collection de 225 textes : 138 proses écrites de 1889 à 1954, 87 poésies composées de 1884 à 1954. Ces dates-limites ne doivent pas faire illusion : la plupart des textes ici rassemblés ont été écrits et publiés dans les années de retraite du poète.

Un seul d'entre eux, sauf erreur, est donné pour inédit : « Le Serment de Strasbourg » du 10 octobre 1950 (pp. 506-509). Quelques autres n'avaient été que partiellement publiés : ainsi le beau portrait de Franklin Roosevelt (pp. 480-482), « ce glorieux infirme », « dès le principe installé dans la vérité, dans la justice, dans la certitude et dans la victoire ». Mais, sans ce tome XXIX, qui irait rechercher dans des journaux ou des ouvrages peu accessibles la quarantaine de textes joints ici à d'autres, précédemment recueillis dans l'édition de la *Pléiade* ? Oui, qui irait les chercher, sinon...

quelques chercheurs ? Le claudélien de base resterait privé non seulement de miettes, mais de nourritures substantielles. Un seul exemple, aisément relevé grâce aux « Notes bibliographiques » des pages 674-690 : cette savoureuse « Lettre à l'ange gardien » (pp. 454-457), parue en 1947, jamais rééditée depuis.

Michel Malicet le rappelle : « Pas plus que pour les volumes précédents, il ne s'agit ici d'une édition *critique* : le texte proposé est celui de la ou des précédentes publications » (BSPC, n° 103, p. 2). Ce parti pris, restait à classer les œuvres. Une fois réparties, de façon « parfois factice » (p. 7), entre prose et poésie, elles ont été disposées selon « l'ordre chronologique » (p. 7), le seul, en effet, qui fût possible. Pourquoi donc avoir relégué à la fin de chaque section des écrits dont la date était connue ou connaissable ?

Connue, par exemple, la date de « La Route de Sui-kaio à Yen-ping » : dans son édition de *Connaissance de l'Est*, Gilbert Gadoffre indique « mars 1899 » pour ce poème qui figure bizarrement ici à la queue des « Poésies diverses ». Connaissable, la date de la « Préface à Jaegher » : contrairement à l'affirmation de l'édition Pléiade reprise dans ce tome XXIX des *O. C.*, le texte concerne non une introuvable *Enquête sur la Chine*, mais un ouvrage du missionnaire belge Raymond De Jaegher, *Tempête sur la Chine*. Sous ce titre paraît en 1953, chez Plon, une version française de son livre américain (*The Enemy within*, 1942). Dans cette traduction, Claudel a tout spécialement remarqué les pages sur « les enterrements de vivants » (p. 560) pratiqués par l'armée de Mao et retenu l'histoire d'« un ressuscité » (p. 561. Cf. *Tempête*, p. 112). Sa préface n'a pas en définitive été publiée, du moins dans *Tempête sur la Chine*.

Cela dit — qui est bien peu —, la diversité même du tome XXIX lui donne un puissant intérêt. Le plus grand Claudel n'est évidemment pas là, mais on y rencontre un homme à qui le monde, de Brangues à la Chine, et les gens, des paysans aux hommes d'Etat, inspirent des réflexions et commentaires qui ne peuvent laisser indifférent. On ne saurait, par exemple, écrire une « politique de Claudel » sans se référer à ce volume. Il ne révèle pas seulement une attention constante à la chose publique et aux relations internationales naturelle chez un grand diplomate, mais surtout une diversité des points de vue qui interdit d'affubler l'auteur d'une étiquette simpliste. On l'entend plaider pour Aristide Briand et pour Franco, réquérir contre « M. Hitler » et « le tsar Staline », louer les Français de leur individualisme et prôner les coopératives.

La seule constante serait la foi, s'il n'y avait le tempérament. On admire qu'un octogénaire puisse encore affirmer : « L'âme humaine est une chose capable de prendre feu » (p. 540). Mais cette phrase est le début d'une autre histoire, autrement passionnante que la politique : ces pages sur « L'Enthousiasme », dédiées à Jean-Louis Barrault, déboucheront sur un hymne au « véritable livre, le livre de vie, le livre de Dieu, l'écriture, la véritable Écriture ! » (p. 545).

Comme l'a fort bien vu Michel Malicet, ces écrits de circonstance nous montrent bien plus que ce « moi social », trop vite séparé par Marcel Proust du « moi créateur » Bien sûr, le vieil académicien qui prononce un « Eloge de Lyon » (pp. 502-504) n'est pas l'auteur de *Tête d'Or*; pourtant,

la Saône « raisonnable » le conduit à Rimbaud et ses auditeurs entendent soudain :

« C'est peu que notre épiderme soit caressé, si notre âme en même temps n'est comblée, si notre esprit n'a reçu saturation ».

Et la Saône elle-même, inévitable dans un discours lyonnais, devient cette sirène qui, insoucieuse de « nos vainqueurs », « continuait à caresser voluptueusement à ses deux quais sa longue échine verte ! ».

Ecrit en 1950. Jusqu'au terme, « le bonhomme », « le méchant vieillard » (p. 551) avait quelque chose à nous dire. Ce dernier tome de ses *Œuvres complètes*, ce n'est pas la seule érudition, ni le devoir à accomplir qui le rendaient nécessaires : sans lui, nous n'aurions pas « reçu saturation ».

Marius-François GUYARD.

---

## Claudél Studies,

vol. XIII, 1986, numéro 2, *Satan, Devil, or Mephistopheles ?*

sous la direction de Moses M. Nagy, University of Dallas, Irving, Texas.

---

Avec la belle vitalité qui la caractérise, la revue *Claudél Studies* consacre sa dernière livraison à un sujet considérable et, comme le montre fortement Moses Nagy dans son éditorial, toujours d'actualité. L'article d'André Espiau de La Maëstre qui ouvre le numéro, nous retiendra ici en priorité : il traite du personnage de Satan dans le théâtre de Claudél, donnant à la présence du diable une extension maximale, qui, sans être toujours convaincante, a le mérite de raviver certains textes connus et de ramener au premier plan des textes souvent négligés comme celui de *La Ville I*. Peut-être est-il excessif de parler à propos de cette pièce d'une « certaine fixation « satanique » de l'imaginaire claudélien », mais le commentaire ultérieur sur « Le Principe-des-Routes » est en effet important pour apprécier le jeune Claudél au point de départ de sa « démonologie transcendante ». Autant s'impose la lecture de *Satan en Lechy* — encore que ce personnage reste plus positif et proche que son évocation ici le laisserait croire —, autant il est difficile de voir en *Lâla* une autre « valence noire ». Que dans la pièce certains parlent d'elle ainsi ne suffit pas pour qu'on les croit. Paradoxalement la pièce la plus maltraitée est *Le Repos du septième jour*. Même si sa conception est absolument originale chez Claudél, même si la réflexion théologique y joue un rôle de premier plan, quel besoin d'en conclure si vite et si traditionnellement à l'absence de toute vertu dramatique dans ce texte ? Les œuvres qui suivent *Partage de midi* ne font plus à Satan la part aussi belle et ne suscitent que des remarques annexes, à l'exception du *Soulier de saint* où il faut tout de même forcer beaucoup les figures pour retrouver Méphisto dans l'Annoncier et l'Irrépressible : la tradition du chœur antique et la projection dans son œuvre de l'auteur lui-même expliquent sans recours

diabolique la saveur de ces personnages. Et comment ne pas regretter le silence complet sur *L'Histoire de Tobie et de Sara* où l'intervention de Satan prend des formes si curieuses ? Ces quelques réserves n'enlèvent rien à la richesse suggestive du parcours d'ensemble que propose André Espiau à travers un des problèmes les plus délicats et les moins explorés de l'univers claudélien.

Mais la valeur de ce numéro de *Claudiel Studies* tient aussi pour beaucoup aux sept études suivantes qui, étudiant la présence démoniaque chez d'autres grands auteurs du siècle (Bernanos, Valéry, Gide, Mauriac, Proust et Desvignes, Green, Malraux), permettent de mieux situer rétrospectivement le Satan de Claudel, et surtout de mieux évaluer l'ampleur, la vérité et l'actualité du problème si à propos réactivé.

Un compte rendu allègre des Journées de Brangues 1986 dissipe heureusement pour finir toutes les sulfureuses évocations de ce numéro aussi unifié que réussi.

Michel AUTRAND.

---

## ● ERRATA

✧ Dans le bulletin n° 103, page 19, entre les lignes 10 et 11, des lignes ont sauté dans le compte rendu de *La scène et l'image*. Il convient donc d'ajouter.

« faisant partie de la définition de sorte que les récurrences du mot lettre, par exemple, nombreuses et significatives mais limitées au sens propre, ne constituent pas un motif. Or l'auteur voit dans ce jeu de sens propres et figurés ».

✧ Dans la bibliographie du n° 106, les articles de Pierre Brunel et de Philippe Berthier ont été mentionnés comme ayant paru dans *French Studies in Southern Africa* alors qu'ils ont en réalité été publiés dans *Mélanges de littérature française offerts à M. Shackleton et C.J. Greshoff, Université du Cap*, 1985.

✧ Dans le n° 106 également, nous avons attribué par erreur la direction de la maîtrise que prépare Daniel Bossart à Mme Odile Vetö alors qu'il s'agit de Mme Dominique Millet-Gérard.

✧ Dans le répertoire paru dans le n° 106, il faut lire pp. 34 et 37 : Witold Leitgeber et non Willy.